

Extrait n°3 du livre :

# Le Galop de Chasse

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

## RUTH

Eric sursauta et se demanda où il était. Son regard balaya la chambre, il fut rassuré. Il regarda sa montre, dix sept heures ! Il n'avait dormi qu'une heure, une heure d'oubli ! Même pas ! Ce gosse hantait son sommeil : il se tenait droit devant lui, il essayait de parler mais des mouches sortaient de sa bouche, de son nez, de ses oreilles. Son visage n'exprimait aucun sentiment comme un cadavre vivant. Ce songe le tourmentait depuis des semaines. Etait-ce sa faute si des enfants étaient armés pour la boucherie ?

Le quatre-quatre secouait un peu sur la piste. Il avait posé sa main sur son express chargé pour l'empêcher de glisser de la banquette. Il croisa un petit berger, regarda dans le rétroviseur, le gamin s'était retourné, avait abaissé son bras comme pour donner un ordre. Ce geste l'avait inquiété, il avait ralenti, entrebâillé la porte et saisit sa carabine par le pontet. C'est précisément à ce moment que le pare-brise avait volé en éclats. Il s'était éjecté de la voiture, avait tiré sur cette forme entrevue dans le nuage de poussière, redoublé sur une autre qui fuyait. Il avait rechargé et attendait que la vision devienne plus nette pour se relever le doigt crispé sur la détente. Il s'approcha lentement pour découvrir le corps de son agresseur : un gamin guère plus grand que son fusil mitrailleur. Il avait pris la balle en pleine poitrine et déjà les mouches bourdonnaient en se posant sur ses yeux.

Il ne savait pas que la tuerie venait de commencer ! Il allait voir les pires atrocités, des charniers, des villages embrasés. Il allait entendre les cris de terreur, le crépitement du feu et le bruit horrifiant des crânes qui éclatent dans les flammes. Il n'allait même plus s'apitoyer sur ces femmes au regard vide, aux seins plats qui marchaient comme des automates en tenant leur bébé dans les bras. Ces femmes violées quand elles affichaient encore un reste de féminité. La stratégie de la terre brûlée, à l'envers ! Tout détruire dans les territoires que l'on s'apprête à occuper ! Il avait vu tous ses bungalows disparaître les uns après les autres dans la fumée.

Pourquoi n'avait-il retenu que le visage de ce gosse ? Il avait tiré pour se défendre. Dans un bombardement la mort n'est pas sélective, les aviateurs reviennent fiers de la mission accomplie, sans état d'âme ! Les SS qui enfournaient des familles entières devaient être de bons pères attentifs à la santé de leurs enfants ! Le problème était qu'Eric avait vu son acte et qu'il n'était pas animé par la haine. Il lui faudrait haïr, mais qui ? Quand ? Où ?

Lessivé par des nuits de cauchemars ! Miné par la vision d'un meurtrier en herbe, déprimé par la ruine, il avait bien essayé l'alcool aux effets fugaces : cinquante millilitres de whisky à renouveler toutes les heures sans dépasser la dose prescrite, lui avait affirmé le médecin-chef en plaisantant. Il se souvenait du conseil d'un légionnaire peu de temps après une opération commando au Tchad « Le sang sous les ongles, c'est très dur à laver ! Il s'incruste dans la tête. Il faut tout de suite prendre une bonne cuite et t'arrêter de boire dès que tu peux sucer ton pouce. » Il le voyait encore se trémousser en riant à faire trembler la table.

Il ne pouvait plus rester une minute de plus dans cette chambre d'hôtel, la chemise lui collait à la peau.

Il flânait dans le centre ville, des passants les bras chargés de cadeaux le bousculaient. Il s'arrêta devant un bureau de tabac. Il tâta ses poches en écrasant son paquet de cigarettes entre ses doigts, il estima qu'il lui restait à peine de quoi tenir la soirée. Il entra pour se refaire une réserve. Il poussa ensuite la porte d'un bar et s'installa devant le zinc. Un serveur le prévint :

- Je vous signale qu'on ferme dans dix minutes, il ne faudra pas vous attarder !

Il se montra surpris.

- Ben oui ! C'est Noël ! On a le droit de réveillonner aussi !

Il demanda un Bourbon, comme le serveur venait de verser la dose habituelle, il lui dit :

- Encore ! Je vous dirai d'arrêter !

Une femme aux dents jaunies par le tabac s'étonna.

- Tu ne vas pas tenir longtemps à ce rythme-là ! Elle t'a quitté hein ! Et tu vas passer la soirée, seul !

Il n'avait pas envie de parler, mais lui sourit. Il ne pouvait pas lui dire qu'il allait partager cette nuit de fête avec un jeune noir qui postillonnait des mouches ! Le patron frappa un verre avec un décapsuleur en criant :

- On ferme ! Joyeux Noël à tous !

Il sortit, croisa un légionnaire. Il se rappela qu'il était à Orange. Le soldat l'avait dévisagé au passage, il entendit :

- Lieutenant Launay !

Il se retourna, l'homme se tenait au garde à vous.

- Deuxième classe Tchenko ! A vos ordres mon lieutenant !

Il regarda les galons.

- Vous ne devez plus être deuxième classe depuis longtemps, je n'ai jamais commandé de légionnaire !

- Affirmatif ! Mais je n'étais pas dans la légion à l'époque.

Eric se souvenait d'un Tchenko, un soldat à peine sorti de l'adolescence aux cheveux raides. Un tout bon, toujours volontaire, jamais grande gueule, un gars sur lequel il pouvait compter. Il

essayait de retrouver des traits mais la barbe et surtout le sourire inquiétant ne lui rappelaient rien.

- J'ai eu un Tchenko sous mes ordres mais...

- Mais il n'avait encore pas pris une mauvaise balle dans la bouche ! Dit l'homme en riant. Latéralement ! Il faut préciser. Le toubib a fait ce qu'il a pu. Deux rustines, une sur chaque joue avec le sourire carnassier en prime. J'ai laissé ma barbe pousser, je faisais peur aux jeunes recrues ! Je suis vraiment content de vous revoir ! Vous vous souvenez de Matiazi ?

- Oui ! Le petit Matiazi !

- Il n'a pas grandi ! Il a rempli aussi dans la légion. J'ai rendez-vous avec lui, on doit réveillonner ensemble avec des autres copains. Vous êtes libre ?

- Oui ! Mais...

- Allez ! Mon lieutenant, faites-nous plaisir ! On parlait encore de vous avant hier. Jamais je n'aurais imaginé vous revoir. Vous verrez, vous le ferez tomber à la renverse !

A l'aube, ils décidèrent de se quitter. Le problème était de ramener Matiazi chez lui. Eric gara la voiture de location juste devant la pizzeria. Il tenta de reculer le siège avant pour l'allonger sur la banquette arrière. Tchenko, pas plus que lui n'arriva à trouver le système de verrouillage. Ils réussirent à le passer par-dessus les dossiers en cognant un peu le plafond. Quand ils arrivèrent devant son immeuble, la manœuvre inverse était encore plus compliquée, il dormait, ils purent l'extraire après bien des efforts et l'allonger sur son lit. Eric remercia son compagnon d'armes. Comme il venait de démarrer, il le vit courir après la voiture et s'arrêta.

- J'ai oublié quelque chose ?

- Non ! C'était simplement pour vous signaler que votre voiture de location est une quatre portes !

Il riait encore en arrivant à l'hôtel, il avait passé une nuit de Noël un peu mouvementée mais il avait oublié momentanément les visions obsédantes qui le laminaient. En se couchant, sa tête tournait, il avait ri ! Il se demanda depuis quand cela ne s'était pas produit : au moins un mois, pas après l'embuscade en tout cas. Il ferma les yeux, il avait peur de dormir !

Les mouches bourdonnaient encore quand il regarda sa montre : quatorze heures ! Il se leva et la chambre se mit à tourner. Il pensa « C'est foutu ! Je ne vais pas tenir longtemps, tant mieux ! »

Il roulait machinalement droit devant lui, il se dirigeait simplement vers le nord. Il avait des nausées, il s'arrêta pour marcher et remarqua un panneau « Le relais des templiers ». Une flèche indiquait un chemin forestier. Il transpirait et ne pouvait plus conduire. Il respira le plus profondément possible, il était de nouveau écœuré. Il décida de prendre la direction indiquée. Il parcourut au moins cinq kilomètres, il était en train de se demander s'il n'était pas égaré quand il aperçut la bâtisse. C'était bien une ancienne ferme fortifiée avec une petite tour ronde.

Il entra dans une vaste pièce qui servait de réception et de salon. Une bibliothèque occupait tout un mur et des tapis recouvraient le sol de tommettes. Les fauteuils encadraient de petites tables basses en bois disposées devant la cheminée. L'ambiance paraissait familiale, les odeurs d'encaustique lui rappelèrent son enfance. Il entendit un bruit d'aspirateur à l'étage. Il s'installa devant le feu et attendit. Une jeune femme descendit l'escalier marche après marche en essayant de calmer les humeurs vagabondes d'un tuyau annelé qui se tortillait dans tous les sens. Elle le regarda surprise.

- Bonjour, avez-vous une chambre de libre ?

Il se demanda comment une phrase aussi banale dans un hôtel pouvait autant étonner une femme de ménage. Elle se reprit :

- Bien sûr ! Suivez-moi !

Elle était assez mignonne, habillée de manière très, même trop classique : jupe noire, corsage et tablier blancs avec un liséré de dentelle, filet dans ses cheveux blonds. L'uniforme de soubrette des années cinquante voire avant. Elle ouvrit une porte et s'effaça. La chambre était belle dans sa simplicité avec ses murs crépis à la chaux et sa fenêtre à crémone qui donnait sur les bois de chênes verts.

- Elle vous convient ?

Il avait bien entendu ! Elle avait un léger accent allemand. Il lui avait bien semblé au début, mais à ce moment, il en était sûr !

- Je peux vous montrer une autre chambre !

Il réalisa qu'elle lui avait posé une question.

- Non ! C'est parfait !

Elle lui sourit, un sourire doux, naturel, qui lui plissait les paupières, un sourire comme... enfin un peu comme Romy Schneider ! Il avait pensé à l'actrice aussi en entendant son accent.

- Je vais monter mes bagages et j'irai me promener dans la forêt. Vous servez le repas à quelle heure ?

- Quand vous voulez ! A partir de 19 H 30.

Il prit un petit sentier qui le mena vers une pinède puis vers une bergerie en ruine. La vue était magnifique et s'étendait jusqu'à des barres rocheuses dans le moutonnement des cimes d'arbres. Il marchait en regardant à terre, par déformation professionnelle, à la recherche d'indices qui trahissaient la présence d'un gibier. Il reconnut la trace fraîche d'une laie suivie. La nuit tombait, il décida de rentrer.

Il monta ses bagages dans la chambre, croisa la servante qui parut encore surprise. Il ouvrit sa malle militaire qui contenait tout ce qu'il avait pu ramener d'Afrique. Vingt kilos pas plus ! Il avait

dû faire un choix douloureux et entasser dans une autre cantine cinquante kilos de souvenirs qui seraient sans aucun doute pillés. Il sortit sa carabine express démontée, une bonne 375, qui lui avait sauvé la vie plusieurs fois notamment avec ce buffle sanguinaire et avec... Tiens ! Il n'avait plus pensé à ce gosse depuis au moins une heure. Il chercha son paquet de cigarettes, il n'avait pas non plus fumé depuis son arrivée. Il étala ses vêtements froissés sur le lit et regarda sa montre : 19 heures. Il décida de descendre au salon pour lire un magazine.

Il s'installa devant la cheminée et prit un quotidien. Dans un article, un journaliste évoquait quelques tensions ethniques dans la région de M'bélé. Il regarda la date : 25 novembre ! Juste un mois ! Les nouvelles étaient fraîches. Il ne se souvenait pas de ce qu'il avait fait ce jour là, c'était un jour ordinaire, un jour dont les heures glissent toutes seules. Par contre depuis le premier décembre, il pouvait se rappeler la moindre minute, justement ce sont ces fractions de temps qu'il essayait d'oublier sans succès.

- Vous désirez un apéritif ?

Il était tellement absorbé par ses pensées qu'il ne l'avait pas entendue arriver.

- Avec plaisir !

Il allait commander un double whisky, quelque chose d'alcoolisé, quand elle proposa :

- Nous avons un excellent pastis artisanal !

- Très bonne idée ! Je vais rester dans les spécialités locales.

Il aimait bien sa démarche, elle se tenait un peu cambrée comme les gitanes, une gestuelle altière et déterminée sans arrogance ni fierté. Il avait souvent remarqué qu'il était plus facile de juger quelqu'un sur ses allures que sur son visage. Le problème était d'éviter d'avoir un regard de maquignon ou de vieux cochon. Il fallait apprécier dans le furtif !

Il avait moins de nausées, seules quelques décharges d'acidité lui chatouillaient l'estomac. Il commandera un petit repas léger, un repas de lendemain de bringue, rafraîchissant et frugal.

Elle revint avec un plateau et déposa un verre et une carafe d'eau avec des glaçons.

- Vous avez fait bon voyage ?

- Oui ! J'aime beaucoup la Provence en cette saison ! En fait, je ne suis jamais venu qu'en hiver.

- Vous êtes militaire ?

- Non ! Je l'ai été, je suis, enfin j'étais, chasseur en Afrique.

Elle se mit à rire :

- Vous me rassurez ! Je vous avais pris pour un mercenaire, un soldat sans uniforme avec des bagages de militaire. Vous chassiez l'éléphant ?

Il s'enfonça dans le fauteuil en soupirant. A chaque fois c'est la même question ! Il existe des millions d'espèces animales en Afrique mais on tombe toujours dans l'image d'Epinal. Continue Cocotte avec « Babar » et « Tintin au Congo » on n'est pas sorti de l'auberge ! Heureusement que tu es mignonne !

- Non ! J'organisais des chasses à l'antilope ou au buffle pour des clients qui désiraient découvrir l'Afrique sauvage et sa faune.

Il attendait sa réaction « Ça ne va pas rater, dans cinq secondes elle va me demander quel plaisir on peut avoir à tuer des pauvres bêtes inoffensives comme les buffles. Cinq, quatre, trois, deux, un, partez ! »

Elle le regardait, les yeux écarquillés.

- Ce doit être passionnant ! Vous avez dû vivre des moments extraordinaires.

Il se redressa, elle avait vraiment un sourire enjôleur et ce petit accent ajoutait du bleu nordique à ses yeux. Elle ajouta :

- J'aimerais bien bavarder avec vous, mais je dois préparer le repas. Vous aimez la choucroute ? Sinon je peux vous préparer autre chose mais ce sera plus long.

- Non ! Une choucroute c'est sympa ! Mais vous allez sûrement être obligée de proposer autre chose pour vos clients et dans ce cas, le chef...

- Mais le chef est en vacances, vous êtes le seul client !

Il la regarda incrédule. Elle rit.

- Je ne sais pas si vous savez, mais l'hôtel est fermé !

- Fermé ! Mais je ne pensais pas que... enfin vous ne m'avez pas dit que...

- Je n'ai rien dit ! Vous me paraissiez si triste en arrivant que je n'ai pas eu le courage de vous renvoyer. L'établissement ferme tous les ans du 15 décembre au 15 janvier. Je viens chaque année pour assurer la garde et faire à fond le ménage. La propriété appartient à des amis de famille. J'adore être seule quelques semaines dans ce petit paradis. Sous la pancarte, vous n'avez pas vu « Fermeture annuelle » ?

Il était ébahi.

- Non ! Mais ce n'est pas raisonnable ! Accueillir un inconnu, alors que vous êtes seule !

- Et faible en plus ! Une pauvre femme ! Vous ne me connaissez pas ! Vous êtes sûr d'avoir toujours fait des choses raisonnables !

Il était déstabilisé, elle riait de la surprise de cet homme qu'elle trouvait enfantin.

- Je peux vous aider à la cuisine ?

- Surtout pas ! Au service seulement ! Dressez la table devant la cheminée ! Je fais réchauffer la choucroute, le riesling vous aimez ?

- Evidemment !

Il se sentait bien, il avait l'impression de retrouver un foyer après un long voyage. Il l'écoutait parler, elle aimait ce domaine et cette solitude annuelle. Elle travaillait en Allemagne du Nord où ses parents géraient un complexe hôtelier. Elle avait besoin de se ressourcer, cette ferme était son havre de paix dans la tourmente des affaires. Elle parlait d'abondance, comme pour se débarrasser de sa vie et laisser libre cours à Eric.

Elle l'écoutait avec attention raconter sa vie, ses passions, ses échecs. Il avait escamoté prudemment son dernier mois d'angoisse pour ne pas rompre le charme. Il n'avait jamais été aussi détendu, elle riait, la vie reprenait ses droits. La pendule sonna minuit. Ils s'étonnèrent. Elle proposa :

- Demain matin, si vous voulez, je vous emmène faire le tour du propriétaire.

- Avec plaisir ! A quelle heure ?

- Huit heures trente, ça vous va ?

- Parfait ! A demain !

Il monta dans sa chambre et se laissa tomber sur le lit. Il réfléchissait en souriant. Depuis combien de temps n'avait-il pas été aussi heureux ? Amoureux ! Le coureur de brousse style mercenaire n'était qu'un collégien romantique. Son visage devint soucieux. Il ne fallait pas rêver. Avec son physique... Tiens, il ne connaissait même pas son prénom ! Avec son physique, la belle, devait avoir un soupirent derrière chaque porte de son hôtel en Allemagne. Autant se dire qu'une petite aventure entre parenthèses et sans lendemain effacerait ses idées noires mieux que l'alcool. Elle ne portait pas d'alliance ni de bague de fiançailles ! Il ne pouvait pas s'endormir, s'énervait en regardant sa montre toutes les dix minutes. Il finit quand même par sombrer dans un sommeil comateux.

On frappa à la porte, il sursauta et glissa sa main sous l'oreiller pour saisir son revolver. Il cria en riant.

- J'arrive !

Il était neuf heures ! Il avait dormi pendant huit heures sans cauchemar ! Juste un petit réflexe d'inquiétude au réveil, il souriait sous la douche. Le pétard dans le lit ! On aura tout vu ! Il doit se promener dans la cantine militaire partout sauf en France.

Il descendit, une odeur de pain grillé mêlée à celle du feu de bois parfumait le salon. Il avait faim, une sensation agréable qu'il avait oubliée. Une cafetière chuintait dans la cuisine. Elle entra au salon. Elle était habillée d'un jean et d'un pull à col roulé, ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle sourit.

- Bonjour ! Je vous croyais plus matinal pour un chasseur ! Vous deviez être très fatigué.

- Oui ! En plus j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir !

Il allait lui demander son prénom quand elle ajouta.

- C'est sûrement la choucroute, c'est lourd à digérer. Je peux vous demander votre prénom ?

- Eric ! Et vous ?

- Ruth !

- Eh bien ! Ruth, la choucroute n'est pas responsable de mes états d'âme, ce serait beaucoup trop simple.

- Je m'en doute ! En allumant le feu ce matin avec un vieux journal, j'ai lu un article qui relatait des tensions dans la région de M'bélé. Vous devez être inquiet !

- Alors là, pas du tout ! Le pire est arrivé. J'avoue avoir eu des regrets de tout abandonner, mais la page est tournée.

- Si vite !

- Oui ! Grâce à vous.

Il se surprit d'avoir été aussi direct, il appréhendait la réaction de Ruth. Elle dit avec gravité.

- Merci !

Ruth marchait d'un bon pas, pressée de lui faire découvrir le domaine. Ils s'arrêtèrent sur un petit promontoire qui dominait un vallon. Elle montra du doigt un vieux chêne séculaire.

- Voilà mon arbre fétiche, mon confident végétal. Il sait tout de moi. Tous les ans, je viens lui rendre visite pour lui confier mes petits secrets. Regardez sa grande branche horizontale qui domine tous les baliveaux, elle est immense, jamais je n'ai vu un tel arbre.

- Bien sûr ! C'est un arbre de chasseur.

- Comment le savez vous ?

Il escalada un vieux mur de pierres sèches, gratta la terre. Il découvrit un morceau de chevron pourri, puis un culot de laiton oxydé d'une ancienne cartouche à broche. Il se retourna pour estimer la distance entre le poste et la grande branche : quinze mètres ! Parfait pour un calibre 24. Ruth s'amusait.

- Vous êtes archéologue !

- Non je suis un chasseur. Cet arbre a été taillé et conformé par un chasseur de grives qui suspendait ses cages d'appelants sous la grosse branche. Il s'embusquait dans le poste de tir qui était recouvert d'un petit toit.

Elle serra le tronc de l'arbre en riant.

- Vieux traître, te voilà démasqué !

Elle leva la tête et vit un fil de fer rouillé encastré dans l'écorce.

- Regardez ! Il suspendait les cages à cet endroit. J'adore me promener avec vous. Maintenant trouvez-moi la source ! Elle existe, c'est sûr ! Un vieux cueilleur de champignons me l'a dit, il ne se souvient plus de l'endroit. Je l'ai cherchée, j'aimerais tant la découvrir ! Une toute petite source pour nous seuls, une source secrète, une vraie source de Pagnol !

- Une source secrète n'existe que pour l'homme. Si elle existe, les animaux la connaissent, c'est une question de survie !

Ils continuèrent à marcher le long du sentier. Ruth évoquait ses souvenirs d'enfance. Il vit de nouveau la trace de la laie suitée, il se pencha : une feuille de chêne était souillée par de la boue séchée. Il lui montra.

- Votre source n'est pas très loin ! Il suffit de prendre la piste à l'envers et on va tomber dedans.

Elle était ravie et s'amusait comme une folle à pister comme un Sioux, elle montrait à Eric la moindre brindille maculée. Ils arrivèrent devant une friche broussailleuse, il était impossible d'avancer. Eric allait proposer à Ruth d'aller chercher une serpe pour se faire un passage, quand une ombre les survola. Il appuya sa

main sur l'épaule de la jeune femme pour l'obliger à se baisser et chuchota :

- Ne bougez plus !

Trois ramiers tournaient dans le ciel et se posèrent sur un bosquet un peu plus vert que les autres. Ils les virent descendre de branche en branche jusqu'au sol. Il était radieux.

- Notre source est là !

Ils firent un large détour sans quitter le bosquet des yeux, se frayèrent un passage parmi des buis. Les frottées de boue sur les troncs devinrent de plus en plus fréquentes. Ils arrivèrent au pied d'un arbre aux racines tentaculaires, elle vit l'eau miroiter et sauta de joie. Elle était encore plus belle quand elle riait, elle l'embrassa :

- Merci ! C'est génial.

Eric était troublé par l'élan de spontanéité de la jeune femme. Elle s'accroupit pour mieux voir le trou d'eau.

- C'est dommage, elle est toute vaseuse !

- Parce que ce n'est pas la source.

Un grand pierrier moussu attira son regard. Il écarta des rochers pour glisser sa main et sentit l'eau fraîche glisser entre ses doigts. Il n'avait plus aucun doute : la source était bien là ! Il invita Ruth à faire de même, elle retira une poignée de graviers et un petit morceau de terre cuite. Il pensa que cette source avait été captée autrefois, mais non entretenue. Les racines des arbres avaient détruit au cours des années la fragile canalisation.

- Mais vous savez tout faire !

- Au contraire ! Je ne sais rien faire d'autre que d'observer. Les animaux sauvages ont des facultés très supérieures aux nôtres. Un chasseur doit savoir les exploiter. Il doit réagir comme un buffle, un lion ou un sanglier selon l'animal qu'il chasse. L'œuvre du septième jour n'était pas un chasseur ! Il est humble car il se sent un être inférieur.

- Je voudrais bien chasser avec vous !

- Quand vous voulez !

- Aujourd'hui ?

- Pourquoi pas ! Un affût aux sangliers ce soir. Ça vous va ?

- Génial !

- Je voudrais vous dire que je suis très surpris par votre facilité à parler français.

- Mais j'adore votre langue, j'ai même été traductrice pour une maison d'édition. Je me faisais ainsi un peu d'argent de poche pendant mes études.

- Vous traduisiez des romans ?

- Des romans, des essais !

Elle se retenait de rire.

- Des ouvrages techniques, oui ! On peut dire comme ça, je vous raconterai plus tard !

Il décida de partir au poste vers 17 heures. Il marchait derrière elle le long du sentier qui menait au promontoire. Elle sentait évidemment l'eau de toilette, il avait oublié de la prévenir, il ne pouvait penser à tout ! Ils entrèrent dans les buis pour se diriger vers une place de tir qu'il avait repérée le matin. Les sangliers allaient passer à cet endroit en sortant de la fangasse<sup>1</sup> de la source. Il chercha son angle de tir sans trop se déplacer pour ne pas laisser d'odeur, enfin si possible ! Il prit le vent : impeccable ! Les effluves du grand couturier iront se perdre dans leurs dos. Il jeta son dévolu vers un grand chêne et sourit : la place était déjà connue. Des pierres sèches étaient empilées contre le tronc pour former un siège confortable. Il lui montra le poste, étala le sac de jute qu'il avait trouvé dans la cave. Il murmura :

- C'est là ! Vous allez vous s'asseoir et ne plus bouger, les sangliers peuvent passer dès la nuit tombée.

Il se tenait devant elle, aux aguets en écoutant. Le vent ne soufflait plus. Il sentait l'odeur de l'eau de toilette. Il marmonnait :

- C'est foutu ! Le problème avec les femmes est récurrent, on explique que l'odorat est la principale défense du gibier, plus que la

<sup>1</sup> Endroit fangeux fréquenté par les sangliers.

vue ou l'audition. Elles paraissent comprendre mais juste avant de partir : pschitt, pschitt ! Deux petits coups de vapo pour figner !

Il sentit la main de Ruth sur sa veste. Elle chuchota :

- Vous pouvez vous asseoir à côté de moi ! Il y a assez de place pour deux !

L'attente pouvait être longue, la proposition était judicieuse. Il s'installa serré contre elle. Elle s'approcha de son oreille :

- Si vous voyez la laie, qu'allez vous faire ?

- A elle rien ! Il faut toujours éviter de tirer une laie, par contre elle est suivie de bêtes rousses à prélever sans aucun problème.

Habituellement, il détestait qu'on lui parle en action de chasse, mais le souffle chaud de Ruth sur sa joue le troublait. La pénombre progressait, il distinguait encore son sourire éclairé par la lune. Elle frissonna.

- Vous voulez rentrer ?

- Surtout pas ! Je suis tellement bien ! Parlez-moi !

Il se pencha vers son oreille et murmura. Elle se rapprocha jusqu'à le toucher.

- Excusez-moi, je n'ai pas compris !

- C'est normal ! J'ai fait semblant de parler, je voulais simplement sentir le contact de votre peau.

Elle se serra contre lui, il enfouit son visage dans sa chevelure, elle rejeta la tête en arrière dans le geste d'offrande si sublime du premier baiser. Ils restèrent quelques minutes abasourdis par ce déferlement de bonheur quand ils entendirent marcher dans les feuilles. Le bruit se rapprochait, la silhouette apparut : c'était la laie sans aucun doute avec son dos rectiligne et son garrot noyé dans les épaules. Elle s'arrêta pour attendre les jeunes qui la suivaient. Ils la regardèrent s'éloigner. Ruth lui prit la main, la porta à ses lèvres, elle parlait avec une douceur envoûtante.

- Merci ! Je n'aurais pas voulu que notre histoire commence dans l'odeur de la poudre.

- Moi non plus ! Tu veux rentrer ?

- Non ! Je vais m'incruster dans ta vie ! Si tu pensais t'en tirer à bon compte, c'est raté. Je veux vivre la passion qui t'anime, jusqu'à la fin.

- J'aime autant te prévenir que « jusqu'à la fin » ce peut être demain matin.

Elle se mit à rire :

- Tant pis ! Je rentrerai transie de froid, notre première nuit d'amour sera inoubliable !

Ils restèrent un long moment sans parler, comme étourdis par l'intensité du présent. Une branche morte cassa, ils entendirent un froissement dans les buis, suivi de grognements. Eric saisit doucement sa carabine, le bruit se rapprochait, une forme apparut, puis une autre. La lune éclairait suffisamment le champ de tir. Ils allaient passer juste au bon endroit. Un genévrier s'agita, un sanglier sortit du couvert, s'arrêta net le groin levé. Il venait de les éventer, Eric devait tirer au plus vite. La détonation et la lueur orangée sortant de la bouche du canon firent sursauter Ruth. Dans la cavalcade effrénée qui suivit, un vieux mâle à la hure blanchie par les années passa à quelques mètres d'eux, il le pointa par prudence, mais l'animal disparut dans le couvert. Il attendit le silence le plus total et se leva.